



**PIERRE
MASSARD**

PAINT IT BLACK

Pierre Massard

Paint it black

© Pierre Massard, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5508-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Je serais peut-être plus optimiste si l'éternité existait pour de vrai, en attendant je regarde Melody, posé dans mon canapé. Pour la modique somme de 4,50 euros par mois, cette chaîne me propose de découvrir ou redécouvrir l'univers musical des années 1960,1970 et 1980, bref l'époque où j'étais encore vivant. Les images sont un peu floues dans l'ensemble, les vidéos VHS s'effacent lentement comme ma mémoire, le son est de piètre qualité, mais le tout est un pur bonheur.

« Come on Eileen » chante Kevin Rowland torse nu sous une salopette en jean trois fois trop grande pour lui, j'apprends au passage que ça été le single le plus vendu au Royaume-Uni et aux USA de l'année 1982. Information au combien futile qui va vite s'imprimer dans l'encyclopédie des connaissances inutiles qu'est devenu mon cerveau de quinquagénaire, juste entre l'intégrale des paroles des chansons de Sardou des seventies, les meilleures, et le pourquoi du changement de costume de Captain Marvel.

Dexys Midnight Runners : le nom du groupe fait référence à un médicament servant à traiter l'hyperactivité, la Dexedrine. Nom scientifique qui désigne ni plus ni moins qu'une bonne vieille amphétamine qui permet de boire jusqu'au bout de la nuit. Information personnelle, Melody est une chaîne pointue mais de là à faire l'éloge du speed...

Eileen s'en est allé laissant la place au « Message » de Grandmaster Flash, lui aussi de 1982, pour les chipoteurs le morceau date de 1979 c'est vrai mais sa distribution était restée confidentielle, en gros 5 rues de New-York et trois allées.

La même année en France, Sardou nous faisait découvrir les lacs du Connemara, Bachelet nous indiquait la route des Corons sous l'œil bienveillant de Goldman nous affirmant que la musique était bonne. Bonne comme l'était Kim Wilde chantant Cambodia. Pas de répit sur Melody, tout s'enchaîne imparfaitement sans distinction de genres, du meilleur au plus has-been.

Une pause nicotine, j'augmente le son, ouvre la fenêtre, observe la rue, « He had a job to do Flying to Cambodia » je fredonne, en bas dans la rue c'est moins exotique, low activity, des vieux se promènent sans but précis, belle invention que le déambulateur. Une femme à la devanture de la pâtisserie, un gros cul, je

devine son visage, sa lutte intérieure, elle n'a mangé qu'une salade de quinoa à midi et un yaourt allégé, régime oblige, elle craque, ressort avec un énorme éclair au chocolat, le plaisir l'a emporté sur les calories, puis viendra très vite le temps du remord et de la balance.

Retour canapé, je zappe sur les chaînes d'info continue, l'actualité défile en bas de l'écran, un SDF trouvé mort dans le quartier de la Robertsau à Strasbourg. Mort de froid, le commentaire précise qu'il avait été blessé 10 jours plus tôt lors d'un attentat. Pas de veine, victime d'un attentat l'Etat lui aurait payé une jolie tombe tandis que des anonymes auraient payé ses funérailles avec une cagnotte Leetchi, mais là c'était le carré des indigents qui l'attendait...

11 heures, que le temps passe vite sur ce canapé, le frigo est presque vide, heureusement Lidl est là, le vrai prix des bonnes choses.

Surprise on est mercredi et c'est la journée XXL: quantité maxi à prix mini. Que demande le peuple, à part peut-être un peu plus de considération.

J'adore le Schwarzwaldler schinken, un jambon fumé de la Forêt Noire à 1,99 euros les 250 grammes, une très bonne affaire, j'en prends deux paquets.

C'est bien Lidl avec peu en poche vous ressortez avec beaucoup à porter, c'est la bière le plus lourd.

Pour une fois que l'Allemagne sert à quelque chose, elle nous a beaucoup appauvri mais avec Lidl elle se rachète un peu.

En sortant, je manque de me casser la gueule sur Joseph assis sur un carton, une 8.6 à la main, il a l'air déjà bien entamé.

— Dzien dobry, y me fait.

— Dobrii Dien, je lui réponds en russe.

Il est Polonais mais c'est pas grave. Ils sont une dizaine dans le quartier à faire la manche, ils viennent tous du même bled, Olsztyn, un coin perdu entre Varsovie et Kaliningrad. Putain, pourquoi se taper presque 2000 bornes pour venir mendier devant un supermarché germanique ?

La question me titillait depuis un bon moment alors un jour je lui ai offert un coup à boire et dans un français aussi vacillant que lui il m'a tout expliqué.

À Olsztyn le salaire moyen était d'environ 580 euros, la vie sur place n'était guère onéreuse mais bon, 580 balles c'était pas la richesse non plus, et fallait pas compter sur le chômage dans le pays du plein emploi. À l'époque Joseph travaillait dans une entreprise française délocalisée, ça lui avait mis la puce à l'oreille, il avait fait la même, il s'était délocalisé !

Il avait tenu 5 ans de petits boulots en petits boulots jusqu'à obtenir son droit au séjour permanent, son RSA, ses APL et sa carte CMU. En gros le double de ce qu'il touchait chez lui pour picoler tranquille ici, sans compter la mendicité qui lui rapportait une vingtaine d'euros par matinée. Ces derniers temps il faisait aussi office de bureau de tabac, un routier compatriote le ravitaillait en Marlboro de contrebande....

Pas à dire, Joseph avait tout du self made man.

Inspirés sans doute par sa réussite d'autres avaient suivi jusqu'à former cette sympathique petite colonie slave alcoolisée qui faisait la joie du quartier.

Suite à cette belle histoire j'avais songé un instant à me délocaliser moi aussi. Le coût de la vie en Pologne est en moyenne inférieur de -46% par rapport à la France, avec mes indemnités de licenciement et mon allocation chômage c'était le paradis.

Mais en me renseignant un peu sur le net j'avais vite déchanté, les conditions climatiques n'étaient pas des meilleures et surtout j'allais me faire chier comme un rat mort dans un bled inconnu au patois incompréhensible.

Adieu donc, veaux, vaches, Pologne...Retour case départ, canapé, au chaud, Melody et ses démons qui m'entraînent jusqu'au bout de la nuit, la vraie vie quoi.

La vraie vie que certains s'acharnent à vous gâcher par mail ou par courrier, en vous rappelant que passé 50 balais le cancer vous guette, de la bouche jusqu'au trou du cul, la menace est là, invisible -des lunettes vite- silencieuse -des prothèses auditives en veux-tu en voilà- et cerise sur le gâteau la fameuse convention obsèques qui rassurera vos proches si vous en avez.

Je balance tout à la poubelle en maugréant, je me fais un sandwich vite fait, je roule un joint, je zappe, pas grand-chose. Heureusement j'ai téléchargé « Le Mépris ».

Ce film aurait dû s'appeler « La Villa », parce que la baraque à Malaparte c'est vraiment un truc de fou, spatial, magnétique.

Imaginez, un parallélépipède rouge de 54 mètres de long et de dix de large coincé en haut d'un rocher, la mer, les falaises tout autour....

Trois niveaux, la terrasse sur le toit et son putain d'escalier en pyramide avec Brigitte qui t'attend en haut, nue avec juste une Série Noire sur le cul, plus rien à dire, je l'ai déjà vu des dizaines de fois et j'ai toujours les poils qui se dressent sur les bras rien qu'en entendant les premières notes du thème de Camille.

Bardot aussi inaccessible que la villa de Malaparte, inhumaine.

La déesse s'est envolée, reste la vieille mémère à clebs, elle assume, préfère les animaux aux hommes, elle a raison, on n'est jamais trahi par son berger allemand, donc respect pour Brigitte. Godard, j'ai plus d'avis, je comprends plus ce qu'il raconte, c'est peut-être une stratégie...

Sonnette d'entrée, bizarre, j'attends personne, peut-être une livraison mais j'ai pas souvenir d'une commande quelconque.

La porte ouverte je tombe sur « Casquette », ah putain, c'est la première fois qu'il monte jusqu'à mon appart, il s'enhardit le bougre, je le regarde, l'air pas content.

Il lève vers moi ses grosses lunettes noires et me dit :

— Bonjour, Pierre, ça va ? J'avais mis un mot dans la boîte aux lettres mais je sais pas si...

Il a un petit côté Aznavour, la taille, le nez, mais un Aznavour pas rasé, limite clodo avec une grosse casquette posée de traviole sur son crâne chauve. Il porte tant bien que mal un vieux blouson en cuir noir trois fois trop grand pour ses petites épaules voutées par le poids d'une vieille besace US ARMY. Le foulard en soie aux motifs seventies qui orne son cou décharné masque mal la crasse incrustée dans le sillon de ses rides.

Dans la main droite, un mégot puant de cigarillo vanille, dans la gauche un sac en papier Monop' qui renferme, depuis le temps je suis au courant, une bouteille d'un demi litre de blanc, un Sauternes bas de gamme qu'il affectionne particulièrement.

Il vient me taper du fric comme d'habitude et je vais lui donner comme d'habitude, ça fait trois ans que ce cinéma dure et je n'ai toujours pas eu le courage de dire stop vieux ça suffit, je m'appelle bien Pierre mais je suis pas abbé, alors démerde toi tout seul, trouve un autre pigeon, fais ce que tu veux mais arrête de me saouler.

Trois longues années...

C'était avant le canapé, je tenais encore la librairie, un petit commerce de quartier qui bon an mal an allait en s'écroulant. Bon libraire, mauvais gestionnaire ou tout simplement plus dans l'air d'un temps après lequel tout le monde courait sans pouvoir l'attraper.

Il avait débarqué comme client, pas le gros client, un poche par-ci par-là, de la socio, de la philo, et puis petit à petit plus rien, enfin plus rien, si, des renseignements :

— J'ai entendu sur France Culture que le dernier...

Oui, il était sorti mais il coutait 28 euros et c'était pas dans ses moyens, moyens qui se limitaient à la pension congrue du minimum vieillesse.

Au fil du temps, j'étais presque arrivé à reconstituer son parcours de fils de bonne famille parti en couilles après 1968. Il avait pas mal voyagé en Amérique du Sud où il enseignait dans les Alliances françaises puis aux Antilles où il avait rencontré une vilaine dépression qui l'avait forcé à rentrer au bercail. Il avait vécu longtemps aux crochets de ses parents, effectuant des petits boulots de temps à autre.

À leur mort, l'histoire devenait confuse, pour pas dire délirante, il n'avait rien touché de l'héritage suite à un obscur complot familial organisé par son père qui se vengeait ainsi de lui post-mortem. La dépression s'était transformée en paranoïa.

— Alors ? fit-il, inquiet.

— Alors, quoi ?

— Ma lettre !

— Je sais pas, je l'ai pas vue votre lettre.

Je le sens flippé, c'est méchant mais j'en retire un certain plaisir.

— Je suis payé que le 10 du mois prochain, on est le 28...

— Vous voulez combien ?

Un gros sourire illumine le visage de la vieille mouche, il hésite un instant puis :

— 50, ça devrait suffire.

Comme à chaque fois, il va falloir marchander :

— 20

— ah non c'est pas assez, je vous les rends le 10, sûr. 30.

— 25

— Bon, d'accord, lâche-t-il, vaincu.

Je fouille mes poches, un billet de 10, un de 20, merde, j'ai pas la monnaie, lui non plus, cela va de soi.

— Tenez, mais après c'est fini, compris ?

Il s'empare des biffetons en acquiesçant de la tête.

— Oui, oui, c'est promis.

— Et l'assistante sociale, vous avez été à la convocation ?

— Non, il murmure, gêné.

J'en aurais mis ma main au feu, il va encore me sortir une excuse bidon.

— C'est trop loin, je suis vieux, ça me fatigue et en plus c'est une conne, elle comprend rien à mon histoire.

— Y a pas grand monde qui la comprend.

— Je sais, je sais c'est malheureux.

— Vous allez finir à la rue, ça va pas tarder.

Il me regarde comme si je l'avais insulté :

— C'est impossible, à mon âge, et puis quoi encore, on est en République.

— Et c'est quoi le rapport ? Vous payez pas votre loyer depuis un an, République ou pas, ils vont vous foutre dehors. Les HLM c'est pas l'Armée du salut.

— On peut pas discuter, vous dites n'importe quoi.

Il est temps de stopper la conversation.

— J'ai des trucs à faire, allez, à plus.

— Au revoir, merci pour l'argent, j'espère que ça suffira.

— Moi aussi, j'espère...

Il s'en va, doucement, comme à regret.

La porte fermée, j'ai un peu honte, j'ai pas été sympa, j'y peux rien, je sais qu'il a pas toute sa tête mais il a le don de m'énerver, y a des pélots comme ça, tu veux être cool, gentil et puis pouf ça part en live...

Je me roule un nouveau joint et consulte les infos sur le net avant de troller sur le site du Monde. En ligne ou en papier, j'aime pas ce journal et encore moins ses lecteurs. Alors, je trolle dans les commentaires, ça me fait délirer.

D'abord, choisir le bon article, bien clivant, style la guerre en Syrie, les droits de l'homme en Russie, ou n'importe quel sujet de société à la con et après la chasse est ouverte.

Et c'est pas les proies qui manquent même en excluant d'emblée les plus de 60 ans parce que c'est pas du jeu. Ce que je cherche, c'est du cadre mondialisé, du prof de fac libéral, du bobo écolo...

« Donald Trump pris au piège de sa propre obsession pour le mur ».

Trump, avec lui c'est gagnant à tous les coups, je tape :

« Le Monde pris au piège de sa propre obsession pour Donald Trump »

La première réponse ne tarde pas :

« Il n'y a pas que le Monde si vous n'y trouvez pas votre compte... » Mélanie B.